

Psychologie du sexisme

Des stéréotypes de genre au harcèlement sexuel

Sous la direction de KLEA FANIKO et BENOIT DARDENNE

Ouvertures
psychologiques



Préface de Vincent Yzerbyt et Naomi Ellemers
Postfaces de Brigitte Gresy et de Brigitte Mantilleri

Panorama complet

- Vision internationale
- Implications pratiques
- Pistes d'intervention

+ EN LIGNE

21 vidéos à consulter


OFFERT

deboeck **B**
SUPÉRIEUR

Psychologie du sexisme

COLLECTION OUVERTURES PSYCHOLOGIQUES

Des manuels de qualité (originaux en langue française et traductions des plus grands ouvrages anglo-saxons), régulièrement mis à jour avec les données les plus récentes, qui privilégient une organisation pédagogique progressive et offrent à l'étudiant de nombreux outils d'apprentissage.

Dans cette collection, vous découvrirez ainsi :

- P. Lemaire, *Émotion et cognition*, 2021
- M. Hansenne, *Psychologie de la personnalité*, 2021
- N. Nader-Grosbois, *Psychologie du handicap*, 2020
- V. Yzerbyt, O. Klein, *Psychologie sociale*, 2019
- K. Faniko, D. Bourguignon, O. Sarasin, S. Guimond, *Psychologie de la discrimination et des préjugés*, 2018

La liste complète est disponible sur notre site web, www.deboecksuperieur.com

Sous la direction de KLEA FANIKO et BENOIT DARDENNE

Psychologie du sexisme

Des stéréotypes de genre
au harcèlement sexuel

Préface de Vincent Yzerbyt et Naomi Ellemers

Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés dans votre domaine de spécialisation, consultez notre site web : **www.deboecksuperieur.com**

© De Boeck supérieur, s.a., 2021
Rue du Bosquet, 7 – B-1348 Louvain-la-Neuve

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une bande de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale,
Paris : septembre 2021
Bibliothèque royale de Belgique,
Bruxelles : 2021/13647/107

ISSN : 2030-4196
ISBN : 978-2-8073-3119-8

Sommaire

Avant-propos.....	IX
Préface	XVII
CHAPITRE 1 Sexisme et stéréotypes de genre : un ancrage précoce et profond	1
 <i>Beyond the blue and pink toy divide</i>	13
 <i>Gender stereotypes begin in childhood</i>	13
 <i>U Supermarket – Christmas catalog</i>	13
 <i>Dans la tête d'un macho</i>	13
CHAPITRE 2 Les stéréotypes de genre à l'école	15
 <i>Les stéréotypes de genre à l'école</i>	28
CHAPITRE 3 La féminisation de l'école : une hypothèse sexiste	29
 <i>L'hypothèse de la féminisation de l'école</i>	44
 <i>Pas d'avenir pour les filles ? Sexisme et justifications du système</i>	44
CHAPITRE 4 Aspirations et formations professionnelles : effets du genre et de l'orientation sexuelle	45
 <i>Analyse de la formation professionnelle au prisme du genre et de l'orientation sexuelle : impact du vécu et de l'anticipation de discriminations</i>	60

CHAPITRE 5	Les stéréotypes de genre implicites dans les domaines académiques	61
	<i>Focus sur les stéréotypes de genre implicites dans les domaines académiques : différences intergroupes, apports des méthodologies mixtes et perspectives d'évolution</i>	76
CHAPITRE 6	Les stéréotypes de genre : le cas des entrepreneuses	77
CHAPITRE 7	Sexisme et émotions : mécanismes, implications et perspectives	93
	<i>Sexisme et émotions : mécanismes, implications et perspectives</i>	111
CHAPITRE 8	La féminisation perçue du rôle des hommes et ses effets sur l'(in)égalité de genre.....	113
CHAPITRE 9	Le sport et l'éducation physique : entre émancipation féminine et stéréotypes sexués	129
	<i>Le sport et l'éducation physique : entre terrains affichés d'émancipation féminine et constats de reproduction des stéréotypes sexués.....</i>	144
CHAPITRE 10	Cyberviolences sexuelles et sexistes chez les jeunes	145
	<i>#Arrête, c'est de la violence</i>	160
CHAPITRE 11	Les réseaux sociaux : des alliés face au sexisme?	161
	<i>La culture du viol en 64 secondes</i>	175
	<i>Les réseaux sociaux : des alliés face au sexisme?</i>	175
CHAPITRE 12	Harcèlement sexuel et intervention des témoins	177
	<i>Dans la tête d'un macho.....</i>	192
	<i>Harcèlement sexuel au travail.....</i>	192
	<i>« Sexual Harassmen – Cramped Office », That Mitchell and Webb Look</i>	192
	<i>Le sexisme, bientôt fini ?</i>	192

 <i>Harcèlement sexuel et intervention du témoin : paradigme minimal du témoin</i>	192
CHAPITRE 13 Les inégalités de genre dans les carrières académiques : quels diagnostics pour quelles actions?	193
 <i>Les biais de genre lors du recrutement dans les institutions de recherche</i>	210
CHAPITRE 14 Le langage inclusif : futile ou utile?	211
 <i>Le langage inclusif : futile ou utile?</i>	225
CHAPITRE 15 Se libérer du sexisme ou se libérer du genre?	227
Postfaces	245
Glossaire	253
Index	257
Bibliographie	259
Présentation des auteurs et des autrices	307
Liste des tableaux	313
Liste des figures	315
Table des matières	317

Avant-propos

#MeToo et après : regards sur les stéréotypes de genre et le sexisme

Klea Faniko et Benoit Dardenne

Depuis plusieurs années et sous l'impulsion de mouvements sociaux comme #MeToo, de nombreuses affaires de violences sexuelles, impliquant des personnalités publiques ou des institutions connues, éclatent au grand jour dans les médias. Que ce soit dans le milieu du cinéma avec, entre autres, les accusations de l'actrice française Adèle Haenel en novembre 2019, ou plus récemment dans le monde médiatique, avec le scandale en novembre 2020 de la RTS en Suisse, aucune sphère sociale ne semble épargnée par le sexisme et les violences de genre. En Belgique, une policière bruxelloise doit s'exiler en Allemagne pour fuir celui qu'elle accuse de harcèlement et qui ne recevra finalement qu'un simple rappel à l'ordre (Gérard & Hevia, 2020). En attestent également les publications de milliers de femmes en France qui ont dénoncé les remarques et comportements sexistes qu'elles ont vécus sous le hashtag #BalanceTonPorc. Plus de trois ans après sa médiatisation, cette initiative perdure sur le site du même nom¹, où des femmes continuent de témoigner chaque jour, anonymement, du harcèlement, des agressions sexuelles ou des viols qu'elles ont subis. Ces différentes affaires et les nombreux témoignages de femmes mettent en lumière l'ampleur des violences sexistes et sexuelles dans le monde. D'après un sondage d'Opinionway (Murat, 2019), la quasi-totalité des femmes de 18-30 ans interrogées en France (99 %) ont été confrontées au moins une fois dans leur vie à ce type de commentaire ou acte sexiste.

1. <https://www.balancetonporc.com/>

À l'heure où nous écrivons ces lignes, il y a un an jour pour jour que l'Europe a été frappée par la pandémie due au Covid-19. À l'heure actuelle, la situation sanitaire reste très préoccupante, voire catastrophique. Cette pandémie a aussi accru les épisodes de violences sexuelles, par exemple à l'intérieur de la sphère familiale (Roesch et al., 2020). De manière plus insidieuse, le harcèlement et la discrimination sexiste prennent de nouvelles formes. Une enquête réalisée en Angleterre, durant le début du premier confinement, révèle que 27 % des femmes interrogées disent que leur patron leur a demandé de s'habiller de manière plus provocante lors des réunions en visioconférence, parce que cela devrait plaire aux clients et donc aidera à conclure des affaires (Churchill, 2020).

Comment expliquer une telle prévalence ? Quels processus psychologiques peuvent conduire à l'apparition de stéréotypes, préjugés et discriminations sexistes ? L'objectif de cet ouvrage est de contribuer à la compréhension des conséquences de la discrimination sexiste, mais surtout d'aider à en comprendre les mécanismes. *In fine*, nous espérons contribuer à une meilleure compréhension du phénomène pour proposer des pistes d'action. Mais le phénomène est complexe et très souvent subtil, prenant de multiples formes et inscrit dans les rouages de la société et des rapports humains. Ce livre apporte des pistes de solutions, mais génère encore plus de questions. Il démontre en tout cas que la recherche francophone est de qualité.

Une réaction en chaîne menant aux discriminations sexistes : les conséquences de la catégorisation et des stéréotypes de genre

Pour comprendre l'origine de l'apparition de tels comportements, il faut tout d'abord s'intéresser à un processus cognitif facilitant notre lecture du monde, appelé en psychologie sociale la **catégorisation sociale**. Pour organiser et analyser l'environnement complexe qui nous entoure, nous apprenons très tôt à trier les différentes informations et à classer les objets, les événements, les caractéristiques physiques ou encore les personnes dans des catégories (Bodenhausen et al., 2012 ; Rhodes & Baron, 2019). Par exemple, lorsque nous rencontrons une personne, notre cerveau la perçoit et la range automatiquement dans plusieurs catégories saillantes, selon son sexe, son âge et son origine ethnique. Au lieu de considérer les multiples facettes d'un individu, nous construisons nos représentations à partir d'un nombre restreint d'informations. En effet, nous associons ces personnes à certaines caractéristiques, souvent considérées intrinsèques et relativement immuables (Eagly et al., 2020). Cette catégorisation sociale est souvent véhiculée dans nos sociétés et a du sens au niveau de la culture. Elle nous permet également de prédire, expliquer et donner du sens aux comportements des autres, ainsi qu'aux nôtres. Cependant, le processus de catégorisation sociale est aussi susceptible de dériver et de mener à des traitements inégaux. En réalité, cette catégorisation sociale va colorer notre rapport au monde et aux autres. Cet ouvrage concerne une forme particulière de catégorisation sociale, celle basée sur l'apparte-

nance sexuelle et/ou de genre, et aux manifestations de ce sexisme sous la forme de stéréotypes, de préjugés et de discriminations (voir figure 1).

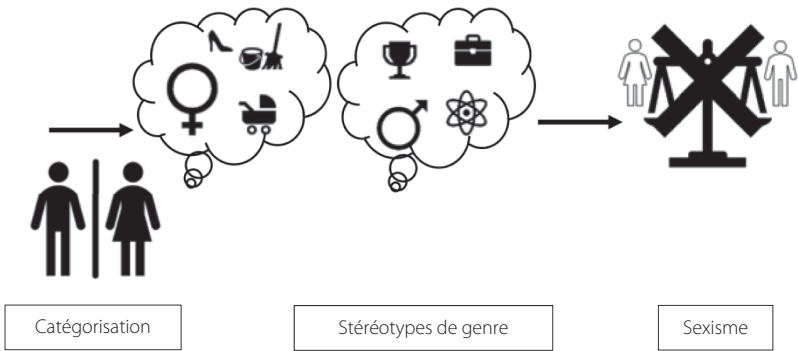


Figure 1
Réaction en chaîne menant au sexisme

Les stéréotypes désignent l'ensemble des connaissances et croyances sur les traits et les caractéristiques comportementales des membres de groupes sociaux (Hamilton & Sherman, 2014). Plus particulièrement, les **stéréotypes de genre** découlent de la catégorisation binaire femme/homme. Ils renvoient aux croyances socialement partagées sur l'apparence physique, les rôles sociaux, les aptitudes ou les traits de personnalité attribués spécifiquement aux femmes et aux hommes, et ce, dans différents domaines (Ellemers, 2018, voir tableau 1). Aux hommes sont associés principalement des stéréotypes liés à leurs caractéristiques agentiques (*agency* – indépendance, assertivité, rationalité, etc.), tandis que les femmes sont qualifiées par des stéréotypes en lien avec la dimension communale (*communality* – soin aux autres, chaleur, sensibilité émotionnelle, etc.). Il faut toutefois noter que ces attentes évoluent et varient selon les contextes géographiques et historiques (Eagly et al., 2020). Ces représentations stéréotypées se transmettent notamment dans différentes sphères et lieux de socialisation (environnement familial, à l'école, via les médias, les productions culturelles, etc.). Ces conceptions réductrices des femmes et des hommes influencent notre manière de percevoir les autres et nous-mêmes, ainsi que nos émotions (préjugés) et in fine nos comportements (discriminations).

Tableau 1
Exemples de stéréotypes de genre (d'après la conception d'Ellemers, 2018)

	Attentes envers les femmes	Attentes envers les hommes
Domaines	Communalité	Agentivité
Comportements	Prendre soin des autres	Être performant
Priorités	Famille	Travail
Qualités	Chaleureuses, sociables	Compétents
Besoins non satisfaits	Accomplissement professionnel	Liens interpersonnels

En influençant profondément les représentations des individus, les stéréotypes de genre (à la fois ceux véhiculés par la société, mais aussi ceux auxquels nous adhérons) peuvent donc se matérialiser dans des comportements réels et ainsi mener aux **discriminations sexistes**. Par exemple, le fait que la compétence relève traditionnellement du domaine masculin a des conséquences dans le monde du travail : les femmes sont jugées moins performantes que les hommes au travail et reçoivent moins de récompenses (salaires, promotions) qu'eux (Joshi et al., 2015). L'existence de différences salariales entre les femmes et les hommes (16,8 % en 2017 en France, pour le même temps de travail, Insee, 2020) repose en partie sur ce stéréotype, comme l'explique ouvertement et sans aucun remords le député européen Janusz Korwin-Mikke en 2017 : « Les femmes doivent être moins bien payées que les hommes, parce qu'elles sont plus faibles, elles sont plus petites, elles sont moins intelligentes » (Belga, 2017). Ces propos relèvent d'une forme explicite, flagrante et agressive de sexisme qui se fait rare de nos jours (on parle de « old-fashioned biases »), à quelques exceptions près (nous pensons par exemple aux suprémacistes blancs de tous bords). Cette forme extrême, sur le continuum de discrimination, est de nos jours supplantée par un sexisme et généralement des biais plus subtils, souvent inconscients et ambivalents.

La notion d'ambivalence des biais, tel le sexisme, est au cœur de cet ouvrage. L'idée est très simple : les stéréotypes ne sont pas tous négatifs, mais comportent aussi souvent une part positive, au moins subjectivement. Concernant le sexisme, l'idée d'ambivalence se reflète dans la coexistence de deux idéologies (Connor et al., 2017; Glick & Fiske, 1996). D'une part, le sexisme hostile est une attitude négative relativement explicite qui vise à maintenir la dominance du groupe des hommes. D'autre part, le sexisme bienveillant renforce les stéréotypes et rôles de genre, sous couvert de compliments différenciant favorablement les femmes comme des êtres doux, sensibles, chaleureux. Cette dernière forme de sexisme se rapproche de ce que certaines appellent le **sexisme ordinaire** qui « recouvre les attitudes, propos, comportements liés aux rôles stéréotypés attribués par la société aux femmes et aux hommes, qui les délégitiment, les infériorisent, les déstabilisent de façon insidieuse » (Conseil Supérieur de l'Égalité professionnelle, 2014, p. 9). Il existe de nombreuses autres définitions dans la littérature pour dépeindre les diverses facettes du sexisme (e.g. les concepts de sexisme moderne ou de néo-sexisme). Cette multitude de descriptions reflète la complexité du phénomène, puisque le sexisme se manifeste quotidiennement sous des formes variées, parfois insidieuses et plus ou moins identifiables.

Zoom sur les différents chapitres

Lorsque nous avons eu l'idée de cet ouvrage, nous voulions laisser la plus grande liberté à nos collègues auteurs et autrices. Leur chapitre pouvait être plus théorique qu'empirique ou bien l'inverse, et traiter de questions diverses selon leur spécialité et intérêt particulier. Cette liberté était pour nous un gage de diversité. Celle-ci rend cependant quelque peu difficile l'organisation de l'ouvrage en sous-parties cohérentes. Notre choix a été de regrouper les chapitres en trois unités.

Une première focale d'analyse, développée dans les six premiers chapitres, retrace comment les stéréotypes et les discriminations sexistes font partie intégrante de notre quotidien, dès l'enfance et tout au long de notre vie professionnelle. Les trois premiers chapitres portent en particulier leur attention sur les impacts des stéréotypes de genre dans le milieu scolaire. Plus précisément, la première contribution à l'ouvrage de Louise Cossette et Fanny Melançon porte sur l'omniprésence des stéréotypes de genre et du sexisme, non seulement à l'école, mais également au sein de l'environnement dans lequel les enfants évoluent. Natacha Bérubé Deschênes, Isabelle Plante, Évelyn Gauthier, Kathryn Everhart Chaffee et Sarah Jane Mc Kinley reviennent dans le deuxième chapitre sur les différents stéréotypes de genre véhiculés à l'école et leurs vecteurs de diffusion. Les chercheuses décryptent leurs influences sur le développement cognitif des enfants, avant de montrer que l'école peut également jouer un rôle de prévention face aux stéréotypes et à leurs conséquences. En effet, leurs activités, leurs jouets, leurs livres se révèlent empreints de contenus stéréotypés, tout comme les comportements des adultes à leur égard. Les autrices soulignent ainsi l'importance de proposer une éducation égalitaire et suggèrent des pistes pour y parvenir. Quant au troisième chapitre, coécrit par Delphine Martinot, Cristina Aelenei, Alyson Sicard et Catherine Verniers, ce dernier étudie les impacts des stéréotypes sexués sur l'ensemble du parcours scolaire des élèves. Les chercheuses y explorent l'implication de plusieurs facteurs pouvant expliquer la sous-représentation des filles dans les filières réputées et leur moindre réussite dans l'enseignement supérieur.

Après ces différents éclairages sur le contexte scolaire, les trois chapitres suivants montrent comment les stéréotypes de genre et le sexisme se perpétuent et persistent plus tard au sein de la sphère professionnelle, et même au moment des choix d'orientation professionnelle. Comme l'expliquent Lavinia Gianettoni, Jérôme Blondé, Dinah Gross et Édith Guilley dans le chapitre 4, les aspirations professionnelles des jeunes sont fortement influencées par les normes de genre. En s'appuyant sur deux études réalisées en Suisse, les auteurs et autrices mettent en évidence que ces intentions professionnelles sont aussi guidées par l'anticipation des discriminations liées à leur sexe ou leur orientation sexuelle, dont les jeunes interrogés ont conscience. Au-delà de leurs impacts sur les aspirations professionnelles, les stéréotypes de genre imprègnent également les domaines académiques. Dans le cinquième chapitre, Annique Smeding et Jean-Charles Quinton s'intéressent en particulier aux stéréotypes de genre implicites concernant les filières scientifiques, technologiques, de l'ingénierie et des mathématiques, dans lesquelles les femmes demeurent largement sous-représentées. En dehors du monde universitaire, les femmes font également face dans leur travail à des traitements différenciés et à des discriminations en raison de leur genre. Anely Bekbergenova, Laetitia Renier et Marianne Schmid Mast se penchent plus précisément sur le cas des femmes entrepreneuses dans le sixième et dernier chapitre de cette première partie. Les chercheuses y détaillent les stéréotypes en lien avec le leadership et l'entrepreneuriat, ainsi que les spécificités des entrepreneuses en termes de personnalité et de comportements.

La **deuxième** focale d'analyse des six chapitres suivants explore les impacts des stéréotypes de genre et du sexisme sur les femmes et les hommes, et ceci dans différents

lieux ou situations. Les deux premiers chapitres de cette seconde partie cherchent à comprendre les conséquences du sexisme et des normes de genre sur les émotions des femmes, ainsi que sur l'évolution des rôles de genre des hommes. Dans un premier temps, Élise Ehalt, Klea Faniko et Didier Grandjean (chapitre 7) analysent les effets de deux formes de sexisme, le sexisme hostile et le sexisme bienveillant, sur les différentes composantes de l'émotion. Les auteur et autrices y abordent également le rôle crucial des émotions pour motiver les femmes à prendre part à des actions collectives contre le sexisme. Dans un deuxième temps, Giulia Valsecchi, Vincenzo Iacoviello, Islam Borinca, Jacques Berent et Juan M. Falomir-Pichastor (chapitre 8) étudient les répercussions de la féminisation perçue des hommes sur l'adhésion aux normes de genre traditionnelles, et plus généralement sur l'égalité femmes-hommes. Les réactions face à la perception de la féminisation des hommes semblent provoquer des réactions variées, pouvant être expliquées par plusieurs facteurs détaillés dans leur chapitre.

Après cette première sous-partie axée sur les conséquences individuelles du sexisme et des normes de genre, les deux contributions suivantes prolongent cette réflexion en portant leur attention à deux espaces particuliers de reproduction des stéréotypes sexués : le sport et les réseaux sociaux. Nicolas Margas et Aïna Chalabaev (chapitre 9) dressent un aperçu des différences persistantes dans le milieu sportif entre les femmes et hommes, qui tentent d'être justifiées par des arguments biologiques et essentialistes. L'auteur et l'autrice développent ensuite plusieurs pistes d'action pour promouvoir l'inclusion en Éducation Physique et Sportive et ainsi lutter contre les inégalités dans le sport. Tout comme l'univers du sport, les réseaux sociaux ne semblent pas non plus exemptés du poids des stéréotypes. Le dixième chapitre de cet ouvrage, coécrit par Fabienne Glowacz, Claire Gavray et Margot Goblet, revient sur les nouvelles manifestations des stéréotypes de genre et des discriminations sexistes sur Internet. Les adolescentes s'avèrent spécifiquement concernées par les différentes formes de cyberviolences, que les chercheuses analysent sous le prisme du genre et des rapports de domination entre les femmes et les hommes.

Les deux derniers chapitres de cette seconde partie considèrent les réseaux sociaux sous un autre angle, en s'interrogeant sur leur rôle d'allié contre le sexisme. Alexandra Masciantonio et David Bourguignon (chapitre 11) apportent plusieurs arguments à cette perspective, en présentant les réseaux sociaux comme des outils d'émancipation, favorisant la révélation de soi et l'action collective. Ces deux aspects sont détaillés dans le chapitre, ainsi que leurs limites. Benoit Dardenne, Ninon Puttaert et Tania Noël (chapitre 12) s'intéressent également dans le douzième chapitre aux réseaux sociaux, et en particulier aux rôles des personnes témoins de situations de harcèlement sexuel. Après avoir caractérisé cette manifestation grave et fréquente du sexisme, les auteur et autrices détaillent le processus et les facteurs amenant un individu témoin de harcèlements à intervenir et devenir ainsi un-e allié-e.

La **troisième** focale d'analyse de cet ouvrage se concentre sur les différents moyens pour combattre les inégalités. Après les deux parties de l'ouvrage qui ont mis en lumière les rouages du sexisme et les impacts des stéréotypes de genre sur de nombreux aspects de la vie des individus, les trois derniers chapitres questionnent

plusieurs mesures et outils pour promouvoir une société davantage égalitaire et inclusive. Tout d'abord, Klea Faniko, Nicky Le Feuvre, Marie Sautier et Gregory Tschabuschnig (chapitre 13) examinent les politiques d'égalité, mises en place dans les universités suisses de 2000 à 2020, pour pallier la sous-représentation des femmes aux postes les plus élevés des institutions académiques. Ce chapitre retrace l'évolution des mesures prises par les universités, qui reflète leurs différentes conceptions quant à l'origine du problème des inégalités de genre dans les carrières académiques. Puis, Pascal Gygax, Sandrine Zufferey et Ute Gabriel (chapitre 14) présentent un autre terrain pour lutter contre les inégalités, à travers le langage. Il s'agit en effet d'un outil puissant qui forge nos représentations sur les genres. Leur chapitre explique pourquoi l'utilisation actuelle du genre grammatical masculin à valeur générique est problématique. Pour faire évoluer la langue, les auteurs et autrices proposent plusieurs pratiques langagières et scripturales inclusives, davantage représentatives des genres². Enfin, le quinzième et dernier chapitre de ce livre, rédigé par Marie Duru-Bellat, s'interroge sur les différents processus pouvant expliquer la résistance des stéréotypes dans notre société. La sociologue réfléchit également aux paradoxes autour du genre et aux façons les plus judicieuses pour se libérer du sexisme.

En lever de rideau à ces chapitres, nous avons l'honneur d'avoir une préface rédigée par nos amies et collègues Naomi Ellemers et Vincent Yzerbyt. Naomi et Vincent jouent un rôle déterminant dans la recherche sur les relations entre les groupes et ont toujours été sources d'inspiration pour nos propres travaux.

Pour la baissée de rideau, nous désirions une vision plus personnelle, moins académique, du sexisme et de ses conséquences. Nous remercions vivement Brigitte Grésy et Brigitte Mantilleri d'avoir accepté cette collaboration. Brigitte Grésy nous propose sa vision du sexisme ordinaire dans le monde politique et dans celui du travail. Le récit de Brigitte Mantilleri illustre parfaitement le travail de fond qui peut et doit être mené dans les institutions universitaires.

Nos remerciements vont, bien entendu, aussi aux auteurs et autrices des chapitres qui en plus, ont joué le rôle d'experts en commentant en interne les contributions des un·es et des autres : Cristina Aelenei, Anely Bekbergenova, Jacques Berent, Natacha Bérubé-Deschênes, Jérôme Blondé, Islam Borinca, David Bourguignon, Kathryn Chaffee, Aïna Chalabaev, Louise Cossette, Marie Duru-Bellat, Élise Ehalt, Juan M. Falomir-Pichastor, Ute Gabriel, Évelyne Gauthier, Claire Gavray, Lavinia Gianettoni, Fabienne Glowacz, Margot Goblet, Didier Grandjean, Dinah Gross, Édith Guilley, Pascal Gygax, Vincenzo Iacoviello, Nicky Le Feuvre, Nicolas Margas, Delphine Martinot, Alexandra Masciantonio, Sarah Jane Mc Kinley, Fanny Melançon, Tania Noël, Isabelle Plante, Ninon Puttaert, Jean-Charles Quinton, Laetitia Renier, Marie Sautier, Marianne Schmid

2. Les règles du langage inclusif sont encore en construction et varient selon les pays et les institutions. L'esprit commun en est la volonté de promouvoir l'égalité de genres dans la langue, notamment en utilisant les termes épiciques et les doublons, et en féminisant les titres et fonctions. Nous avons respecté l'usage de chaque contributeur·trice, ce qui explique la coexistence de certains féminins (auteure/autrice). Graphiquement, nous avons fait le choix d'un langage inclusif le plus léger possible afin de ne pas perturber la lecture, à savoir des formes contractées avec un point médian (mais sans séparer le pluriel), y compris pour l'accord des adjectifs et des participes passés.

Mast, Alyson Sicard, Annique Smeding, Gregory Tschabuschnig, Giulia Valsecchi, Catherine Verniers, Sandrine Zufferey. Nous souhaitons également remercier le Service égalité & diversité de l'Université de Genève. Merci également à Anouk Verlaine et Stéphanie Dagrain pour avoir accepté notre projet. Et à Sandra Mangoubi, en charge du suivi éditorial, pour sa relecture et ses précieuses suggestions de corrections ainsi que pour l'adaptation du texte en langage inclusif. Enfin, un immense merci à Élise Ehalt pour sa précieuse aide dans le suivi dans ce projet.

Préface

L'insoutenable actualité des stéréotypes de genre

Vincent Yzerbyt, professeur, Université catholique de Louvain, Belgique, &
Naomi Ellemers, professeure, Université d'Utrecht, Pays-Bas

« Les stéréotypes de genre sont vraiment éculés... Ce genre d'attitudes et de propos relèvent du passé... Même si les femmes ne disposaient pas de certains droits dans le passé, elles ont de nos jours réussi à les conquérir. Et si on constate encore de petits soucis dans l'une ou l'autre sphère de la vie quotidienne ou sur le plan professionnel ou que certaines femmes semblent avoir parfois du mal à faire valoir leurs droits, il faut admettre que c'est vraiment l'exception qui confirme la règle. De nos jours, les femmes jouissent enfin des mêmes droits que les hommes. »

Voilà bien une posture que nous rencontrons plus souvent qu'à son tour dans notre entourage et, singulièrement, dans les salles de cours que ce soit à l'université ou dans le secondaire. C'est une réflexion qui surgit aussi dans de nombreux cercles professionnels... et même dans la bouche de certaines femmes. Mais qu'en est-il exactement ?

Fermement enracinés dans une approche psychosociale des stéréotypes de genre, les 15 chapitres que compte cet ouvrage, supervisé par Klea Faniko et Benoit Dardenne, viennent, chacun à sa manière, apporter un démenti cinglant à cette idée selon laquelle les genres sont dorénavant sur un pied d'égalité. En d'autres termes, s'il est peu contestable que les visions sexistes flagrantes aient quasiment disparu du débat public – et c'est bien entendu une excellente chose –, de nombreuses manifestations du quotidien donnent à penser que les stéréotypes de genre sont bel et bien toujours à l'œuvre, mais de façon éminemment dissimulée et insidieuse. Les différentes contributions rassemblées dans les pages qui suivent montrent pas à pas comment les conceptions stéréotypées s'immiscent dans tous les interstices de notre vie en société, dès le plus jeune âge. Rien qui ne soit très explicite ou grandiloquent, mais au contraire avec

une certaine innocence et l'air de ne pas y toucher. Les chercheurs et chercheuses en provenance d'une multitude d'institutions détaillent comment ces a priori sexistes viennent façonner les parcours scolaires, les choix de formation, la réussite professionnelle. Elles et ils s'interrogent sur la manière dont ces visions traditionnelles des femmes et des hommes influencent encore et toujours le bien-être de chaque individu. Qu'ils agissent de façon aussi peu éclatante n'empêche en rien, ou, plutôt, rendent précisément possible la perpétuation des différences de statut. Les travaux rassemblés ici scandent à quel point les stéréotypes de genre entretiennent les privilèges des uns au détriment des autres, octroient des avantages à certains, les hommes, et privent les autres de ces mêmes bénéfices. Les conséquences des stéréotypes de genre se nichent partout et dessinent, pour l'essentiel à l'insu des protagonistes, les contours de leurs trajectoires de vie.

Les deux personnes à l'origine de cette initiative, Klea Faniko et Benoit Dardenne, ne sont pas des novices en matière de recherche sur les stéréotypes de genre et leurs effets. Klea Faniko a contribué à identifier quand et pourquoi les individus acceptent ou s'opposent aux politiques de discrimination positive sur leur lieu de travail. Pour certaines personnes, il pourrait sembler évident que de telles mesures doivent être adoptées, car elles sont susceptibles de corriger les inégalités historiques en matière d'opportunités d'emploi pour les femmes et les hommes. En réalité, ces mesures se heurtent à de nombreuses résistances. La conviction que les femmes et les hommes ont déjà les mêmes chances et que l'inégalité entre les sexes appartient au passé est une des raisons à l'origine de cette résistance. Dans ses efforts pour examiner plus en détail les obstacles moins visibles que les femmes doivent surmonter dans le milieu professionnel, Klea Faniko a, au fil des années, systématiquement documenté les plus grands sacrifices qui sont demandés aux femmes par rapport aux hommes au cours de leur carrière. Pourtant, les femmes reçoivent systématiquement moins de marques de respect pour leur expertise, moins d'appréciation pour leurs contributions et sont généralement moins soutenues par l'organisation dans la poursuite de leurs ambitions professionnelles. Dans ses recherches, Klea a également étudié le phénomène paradoxal selon lequel même les femmes qui parviennent à surmonter ces difficultés peuvent également perpétuer la croyance que les préjugés sexistes appartiennent au passé. De fait, leur réussite au sein de l'organisation peut être considérée comme la preuve que les femmes sont en mesure d'être promues aux plus hauts niveaux si elles le souhaitent. En outre, la conscience des difficultés qu'elles ont dû surmonter et des sacrifices qu'elles ont dû consentir rend ces femmes seniors excessivement pessimistes quant à la probabilité que d'autres femmes plus jeunes suivent leurs traces. Ce phénomène se retrouve dans différents échantillons, professions et générations, y compris dans le monde universitaire. Son omniprésence est souvent considérée comme un signe que les femmes sont intrinsèquement compétitives et qu'elles ne permettent pas aux autres de réussir. La valeur ajoutée du travail de Klea Faniko dans ce débat est qu'elle a mis en évidence des facteurs spécifiques dans la structure et la culture de l'organisation qui invitent et perpétuent les préjugés sexistes – chez les hommes comme chez les femmes. De manière importante, ce travail montre qu'au lieu de « réparer les femmes », il est crucial de « réparer les organisations ». Un atout unique et une caractéristique distinctive de l'approche de Klea sur ces questions sont qu'elle a également mis en pratique les résultats de ses recherches. Elle a créé un vaste réseau pour mettre en

relation les responsables de l'égalité et la diversité au sein de différentes organisations, et s'est donné pour mission de les former aux normes scientifiques les plus récentes en la matière. En travaillant avec des décideurs et décideuses politiques pour développer et évaluer des programmes d'égalité des chances, elle a pu faire progresser la réalité quotidienne de nombreuses femmes. Le cours d'été international sur les préjugés, la discrimination et la diversité qu'elle a mis sur pied pour le compte de l'Université de Genève, qui connaît un succès fracassant depuis plusieurs années, montre à quel point les connaissances scientifiques sur les origines et les conséquences des stéréotypes liés au genre peuvent être utiles aux politiques d'égalité des chances.

Benoit Dardenne a lui aussi produit des travaux d'une grande pertinence sur la question des attitudes sexistes et de leurs effets délétères. Son cheval de bataille concerne plus particulièrement le sexisme bienveillant. Auteur de la version francophone validée de la célèbre échelle de sexisme ambivalent, initialement proposée par Peter Glick et Susan Fiske, Benoit Dardenne a joué un rôle déterminant dans la popularisation de ce concept, et de l'échelle qui lui est associée, dans l'univers francophone. Au-delà, Benoit Dardenne a creusé la question des conséquences, en première instance pour les femmes elles-mêmes, de la confrontation avec des sexistes bienveillants. Il a méticuleusement examiné les effets pervers de cette posture faussement « sympathique » selon laquelle les femmes seraient des êtres plus aimables que les hommes, mais auraient aussi besoin de ces derniers pour être protégées. Une idée qui prévaut dans la conception sexiste bienveillante est que femmes et hommes se complètent harmonieusement et que l'homme a donc tout besoin de la femme pour pouvoir s'accomplir pleinement et inversement. Sans surprise, cette approche n'est pas l'apanage des seuls hommes, mais est souvent partagée par les femmes elles-mêmes. On se trouve donc face à une sorte d'entente qui donne à répartir le monde en sphères propres à l'un et l'autre des deux genres. Chacun peut et doit investir un pan de la vie qui le concerne au premier chef, le domaine public et le domaine privé, avec des caractéristiques bien définies qui permettent de satisfaire au mieux les objectifs de réussite. Aux hommes le monde du dehors, avec les attributs indispensables de compétence, d'assertivité, d'ambition, et de détermination. Aux femmes, le monde du dedans, avec les exigences incontournables de chaleur, de douceur, de sensibilité et d'attention à autrui. Et lorsque les femmes s'aventurent au-delà de l'univers qui leur est assigné, les retours de manivelle ne se font pas attendre. Le sexisme hostile, à l'inverse du sexisme bienveillant, envisage les femmes comme des êtres qui nourrissent des desseins malveillants à l'égard des hommes, qui utilisent leurs atouts pour les exploiter et leur contester la place de choix qu'ils occupent au sein de la société. Le plus fascinant dans le travail de Benoit Dardenne est la démonstration que les deux facettes du sexisme, le sexisme hostile et le sexisme bienveillant, n'ont pas du tout les mêmes implications sur les femmes. Paradoxalement, le premier est sans doute plus blessant, mais il ne laisse planer aucun doute sur la nature inamicale des rapports dès lors que les femmes viennent contester les positions de pouvoir occupées par les hommes. Le sexisme bienveillant fonctionne tout autrement. Il désarçonne, désarme, désespère. Comment, en effet, réagir face à une personne qui vous veut du bien et qui, le plus souvent, se verrait bien en peine de se voir incriminée de sexisme. Les nombreuses recherches de Benoit Dardenne et son équipe ouvrent un monde fascinant sur les sombres détours du paternalisme.

Ensemble, Klea Faniko et Benoit Dardenne ont réuni une palette d'auteurs et d'autrices qui décrivent l'étendue des situations dans lesquelles les stéréotypes de genre se matérialisent en préjugés divers, mais aussi en actes discriminatoires. Ainsi, plusieurs chapitres mettent en exergue le poids des stéréotypes de genre dans le contexte familial, avec les parents, mais aussi scolaire, avec les enseignantes et les enseignants. Tout au long du chemin qu'arpenteront les enfants puis les élèves et, enfin, les étudiant-es, des influences multiples viennent façonner les pratiques éducatives. Si le champ des possibles se restreint pour l'un et l'autre genre, des rapports de pouvoir s'insinuent aussi. Certaines activités, certaines filières, certains métiers sont peu à peu mis hors-jeu, en particulier pour les filles. Le phénomène est d'autant plus sournois que cela procède d'une autocensure. Après tout, pourquoi s'offusquer d'un souhait exprimé de façon aussi ardente par les jeunes femmes de se lancer dans des filières littéraires? Et pourquoi irait-on mettre à mal les envies masculines d'opter pour l'univers scientifique ou technologique? Tout ceci étouffe certaines aptitudes, met à mal des ambitions personnelles, de façon d'autant plus redoutable que le dénigrement de telle voie ou de telle option est somme toute librement consenti. Car tout cela se passe sans qu'interviennent aucune interdiction, aucun oukase. Au contraire, c'est le mérite des différentes contributions rassemblées ici de mettre au jour ce « ruissellement » orienté. À l'instar des innombrables petits grains de poussière, des milliers de petits cailloux, qui font que la pluie vient nourrir des ruisseaux et former des fleuves bien distincts, de multiples choix, en apparence insignifiants, tracent au jour le jour un chemin bien différent pour les unes et pour les autres. Le résultat est une société genrée.

Bien entendu, l'univers familial et le monde de l'éducation ne sont pas les seuls en cause. Ce qu'on constate, c'est aussi l'existence de mondes professionnels différenciés, cloisonnés, stratifiés. Des trajectoires tellement reconnaissables et qui aboutissent imperturbablement à des écarts de salaires aussi énormes que difficiles à résorber et des carrières aux physionomies très contrastées. À côté de ces déterminants organisationnels, une multitude de pratiques institutionnelles contribuent à maintenir des inégalités de genre. Et, plus largement, c'est le socle culturel sur lequel reposent les rapports entre les femmes et les hommes qui regorge de facteurs qui viennent nourrir les stéréotypes, les préjugés et les discriminations. Ainsi, au cœur d'un débat virulent, le langage lui-même se révèle porteur d'une lecture biaisée du monde. En effet, il ne fait plus guère de doute que cet aspect aussi contribue au maintien d'une série d'inégalités. Au final, le sexisme s'immisce dans tous les interstices de notre fonctionnement social et vient « autoriser » des pratiques dont on commence seulement à dénoncer les effets pervers, qu'il s'agisse du harcèlement dans l'espace public ou dans une version plus extrême, des violences conjugales et des féminicides. Et pourquoi les nouveaux moyens de communication seraient-ils en reste? Après tout, ils constituent une agora de plus dans laquelle peuvent se déployer des travers terriblement bien inscrits dans nos pratiques orientées au sujet des femmes et des hommes.

On le voit, c'est à tous les niveaux qu'il convient de se mobiliser. Pourtant, l'urgence de l'action se heurte à de nombreuses réticences. D'aucuns considèrent volontiers que dénoncer à ce point les affres du sexisme va décidément trop loin et entre en conflit avec des piliers culturels qui méritent d'être défendus. Il est vrai que le mouvement #MeToo et autres élans de protestation contre les stéréotypes de genre sont confrontés

à des conceptions de la séduction, de la drague et de l'humour taquin portées au rang d'exception culturelle. Ainsi, dans l'univers francophone, et singulièrement en France, les relations entre les femmes et les hommes restent inéluctablement marquées du sceau d'une attirance sexuelle qui doit pouvoir trouver à s'exprimer sans nécessairement que l'on pense à mal. S'offusquer du sexisme à tout bout de champ serait donc une atteinte à cet ancrage présenté comme ancestral et qui, selon certains, mais aussi certaines, fait toute la différence entre les populations anglo-saxonnes, décidément peu enclines à célébrer des différences sexuelles qui enchantent la vie, et les Françaises, solidement enracinées dans une approche bien plus « saine » et « innocente » du sexe. Cette lecture culturelle et historique qui légitimerait des rôles bien définis où les femmes et les hommes sont inéluctablement ramenés à un jeu de séduction ne manque pourtant pas de faire débat tant elle conduit à perpétuer des inféodations et des asservissements.

Dans ce contexte, le fait de proposer une revue des travaux de psychologie sociale sur la question de stéréotypes de genre nous paraît de première importance. Le panorama impressionnant de recherches mis à disposition dans les différents chapitres de cet ouvrage révèle à quel point les conséquences d'une vision stéréotypée des femmes ET des hommes sont tout sauf anodines. Plus globalement, on se rend mieux compte, à lire les travaux des chercheurs et des chercheuses que la lutte contre le sexisme est encore loin d'être aboutie et que le combat est loin d'être d'arrière-garde. C'est la raison pour laquelle cet ouvrage est crucial. Notre conviction est, qu'avec d'autres voix qui s'élèvent de plus en plus dans divers pans de la recherche, qu'il s'agisse de psychologie sociale, mais plus largement dans les autres champs de la psychologie, cette collection de chapitres alimentera la réflexion et contribuera sans le moindre doute à faire progresser l'égalité entre les femmes et les hommes.

Sexisme et stéréotypes de genre : un ancrage précoce et profond

Louise Cossette et Fanny Melançon

Malgré de réels progrès vers l'égalité entre femmes et hommes au cours des dernières décennies, le sexisme et les stéréotypes de genre sont encore omniprésents, et ils sont profondément enracinés. En s'insinuant très tôt dans la vie des enfants, ils contribuent au maintien des inégalités et des rapports de pouvoir entre femmes et hommes. Nous verrons dans le texte qui suit que leur influence est encore bien visible sur les pratiques éducatives des parents, sur les croyances et les conduites des enseignantes et des enseignants, sur les activités auxquelles se livrent filles et garçons, sur les jouets qui leur sont offerts et sur le contenu des émissions télévisées et des films qui leur sont proposés. Les défis restent nombreux pour parvenir à une véritable transformation de nos sociétés, mais il est essentiel d'agir tôt, d'offrir aux enfants une éducation plus ouverte, plus égalitaire. Diverses stratégies et pistes d'action sont proposées.

SOMMAIRE

1. Stéréotypes de genre et identité de genre 2
2. Stéréotypes de genre et sexisme au sein des familles 3
3. Des jouets et des jeux de plus en plus genrés 4
4. Les émissions télévisées et les films pour enfants :
une source intarissable de stéréotypes 7
5. Le milieu scolaire : une égalité plus apparente que réelle 9
6. Implications pratiques 10

Introduction

Avec l'accès des femmes aux filières universitaires les plus prestigieuses et à des positions jadis réservées aux hommes, on pourrait croire que les structures politiques et sociales, le monde du travail, les institutions d'enseignement ont profondément changé. Pourtant, il existe toujours un véritable clivage dans le type de fonctions qu'occupent femmes et hommes et dans leurs domaines d'exercice. Les vagues récentes de dénonciations des agressions sexuelles ont aussi mis en évidence la persistance des rapports de pouvoir entre femmes et hommes. L'éducation que reçoivent filles et garçons est, elle aussi, toujours marquée par le sexisme et les stéréotypes de genre. En puisant dans diverses études réalisées au cours des dernières décennies, nous tenterons de démontrer dans le texte qui suit à quel point l'éducation et l'environnement dans lequel grandissent filles et garçons jouent un rôle déterminant dans le maintien des inégalités entre femmes et hommes.

Il existe une abondante documentation scientifique sur l'environnement dans lequel évoluent filles et garçons, notamment sur les pratiques éducatives de leurs parents, sur leurs jeux et les jouets qui leur sont offerts, sur le contenu de leurs émissions télévisées et sur leur milieu scolaire (pour revue, voir Leaper, 2015). Il faut, cependant, souligner que les données dont nous disposons proviennent, en grande partie, des États-Unis et d'autres pays anglophones (Australie, Canada anglais, Grande-Bretagne). Les résultats des études réalisées dans les sociétés francophones sont, néanmoins, semblables et rien ne laisse croire que la situation y est différente. L'étude de Pomerleau et ses collègues (1990) sur les jouets qu'offrent les parents à leurs jeunes enfants et les travaux du Conseil du statut de la femme (2017) ou de Duru-Bellat (2004) sur le milieu scolaire en donnent quelques exemples. Nous y reviendrons dans les pages qui suivent.

1. Stéréotypes de genre et identité de genre

Les premiers stéréotypes de genre s'acquièrent très tôt. Pour bien comprendre les processus en jeu, il peut être utile de rappeler les grandes étapes du développement de l'identité de genre qui s'accompagne de l'acquisition de tout un ensemble de normes de genre et de stéréotypes. Lawrence Kohlberg, mieux connu pour ses travaux sur le développement moral, a été le premier à décrire, en 1966, le développement de l'identité de genre chez l'enfant. D'autres études ont, par la suite, permis de l'aborder sous un angle nouveau, plus critique (voir, entre autres, Halim & Ruble, 2010).

On sait que le nourrisson peut distinguer au cours de sa première année certaines des caractéristiques associées aux femmes et aux hommes et qu'il peut discriminer vers l'âge d'un an les visages féminins des visages masculins. Vers l'âge de 2 ans, il peut aussi associer des activités et des objets de la vie quotidienne aux femmes et aux hommes et nommer le genre des personnes qui l'entourent. Ce n'est toutefois que vers l'âge de 3 ans que l'enfant s'identifie à un genre, se reconnaît comme fille ou garçon,

bien que sa compréhension du genre soit encore embryonnaire. La constance du genre est généralement acquise vers l'âge de 7 ans. L'enfant est alors capable de comprendre que le genre d'une personne demeure le même au cours de la vie et dans toutes les circonstances, c'est-à-dire qu'un garçon habillé en « fille », par exemple, ne devient pas une fille. Des travaux récents mettent, toutefois, en doute cette conception binaire du genre (voir, notamment, Hyde et al., 2019).

Le développement de l'identité de genre met en jeu un véritable processus d'autosocialisation : l'enfant cherche activement à adopter les caractéristiques, conduites et activités associées à son genre (Halim & Ruble, 2010). Lorsque les pressions de son milieu à se conformer aux rôles de genre traditionnels se font particulièrement vives, l'enfant en vient à intérioriser tout un ensemble de normes et de stéréotypes qui auront une influence déterminante sur ses comportements, sur son développement social et cognitif et sur ses relations avec autrui (Halim & Ruble, 2010). L'environnement dans lequel évolue l'enfant joue donc un rôle crucial.

2. Stéréotypes de genre et sexisme au sein des familles

Dans une étude désormais classique en psychologie, Rubin et ses collègues (1974) ont demandé à des parents de décrire leur enfant nouveau-né, fille ou garçon. Bien que l'équipe de recherche ait pris soin de s'assurer que le poids, la taille et l'état de santé des filles et des garçons étaient semblables, les descriptions que donnaient les parents de leur fille ou de leur garçon étaient bien différentes. Surtout celles des pères. Les filles étaient plus souvent décrites comme petites, délicates, jolies alors que les garçons étaient plus grands, plus alertes, plus forts. Les perceptions des parents semblaient plus influencées par les stéréotypes de genre que par les caractéristiques réelles de leur enfant. Les perceptions des parents ne sont pas toujours aussi stéréotypées, mais une multitude d'études récentes montrent que les stéréotypes de genre ont toujours une emprise sur les conduites des parents avec les filles et les garçons et sur leurs pratiques éducatives.

Les réactions des parents aux comportements de leur enfant, leurs façons d'aménager son environnement, les activités et les jouets qui lui sont offerts ont une influence considérable sur son développement. Les parents sont aussi des modèles pour l'enfant. On sait, par exemple, que les enfants dont les parents se conforment moins aux rôles de genre traditionnels sont eux-mêmes moins susceptibles d'adhérer aux stéréotypes de genre que les enfants de familles plus traditionnelles (p. ex., Fulcher, 2011 ; Tenenbaum & Leaper, 2001). La façon d'exercer son rôle de parent et le degré d'adhésion aux normes de genre peuvent donc être très variables d'un parent à l'autre, d'une famille à l'autre et d'un groupe culturel à l'autre, mais les données les plus récentes montrent bien la persistance des stéréotypes de genre au sein de très nombreuses familles. Et les parents n'en sont pas toujours conscients.

Pour mieux cerner les différences dans les pratiques éducatives des parents avec les filles et les garçons, les études observationnelles sont particulièrement utiles. À titre

d'exemple, les analyses des conversations que tiennent les parents avec leur enfant révèlent que les parents parlent plus volontiers d'émotions avec leur fille qu'avec leur garçon, surtout lorsqu'il s'agit de tristesse et de peur (pour un compte rendu, voir Brody et al., 2018). Les filles pourraient ainsi acquérir plus de connaissances sur leurs émotions et sur celles d'autrui, sur leurs causes et leurs conséquences, que les garçons. C'est peut-être, en partie, ce qui explique leur plus grande empathie (Romer et al., 2011) et leur plus grande propension à offrir du soutien émotionnel (p. ex., Poulin & Pederson, 2007). Des études ont aussi mis en évidence des différences dans les réactions des parents aux expressions d'émotion des filles et des garçons. Par exemple, à l'aide d'une procédure expérimentale fort ingénieuse, Cassano et Zeman (2010) ont observé chez les pères de garçon un malaise lorsqu'on leur laissait croire que leur enfant n'avait pu retenir ses larmes après avoir échoué à une tâche, ce qui n'était pas le cas des pères de fille, ni des mères. Les garçons apprennent tôt que certaines émotions sont plus acceptables pour les filles que pour eux, surtout lorsqu'elles sont associées à une certaine vulnérabilité.

Mais c'est surtout à travers les jouets offerts à l'enfant et les activités qu'ils l'encouragent à pratiquer que les parents contribuent le plus au maintien des stéréotypes de genre. Dans leur méta-analyse publiée en 1991, Lytton et Romney faisaient déjà remarquer que, parmi toutes les pratiques parentales étudiées, ce sont celles reliées aux activités de jeu qui diffèrent le plus selon le genre de l'enfant, ce que confirment de très nombreuses études réalisées depuis. Les auteurs attribuaient ces pratiques différenciées aux préférences naturelles des enfants. Les parents ne feraient ainsi qu'y acquiescer. Pourtant, selon une étude réalisée auprès de familles québécoises, les parents offrent des jouets différents à leur fille et à leur garçon, poupées pour les unes, petites voitures pour les autres, dès les premiers mois suivant leur naissance, bien avant l'apparition de préférences distinctes (Pomerleau et al., 1990). En fait, au cours de leur première année, les garçons montrent autant d'intérêt pour les poupées que pour les voitures (pour une revue, voir Zosuls & Ruble, 2018). Des différences claires dans les préférences des filles et des garçons pour des jouets « féminins » ou « masculins » n'apparaissent qu'au cours de la deuxième année et elles sont plutôt faibles (Zosuls & Ruble, 2018). Elles s'accroissent par la suite et comptent parmi les différences les plus marquées entre filles et garçons.

3. Des jouets et des jeux de plus en plus genrés

Les travaux de Jean Piaget et de Lev Vygotski au cours du siècle dernier, et de très nombreux travaux réalisés depuis, ont bien démontré l'importance du jeu dans le développement de l'enfant. C'est à travers le jeu que se fait une grande partie de ses apprentissages. Mais ni Piaget ni Vygotski ne se sont intéressés à une dimension pourtant fondamentale du jeu et qui préoccupe de plus en plus les spécialistes de la psychologie du développement : les jeux et les jouets des enfants sont fortement genrés et ils contribuent à renforcer les rôles de genre traditionnels et les stéréotypes de genre

(voir Weisgram & Dinella, 2018). Les poupées et les jeux centrés sur les soins, les activités domestiques et l'apparence physique sont destinés aux filles et les jeux axés sur l'action, la compétition et l'exploration aux garçons. Les filles sont reléguées à la sphère privée pendant que les garçons conquièrent le monde.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, alors que la plupart des sociétés font la promotion de l'égalité entre les femmes et les hommes, les jouets mis en marché sont de plus en plus genrés et ils le sont même davantage maintenant qu'ils ne l'étaient au début du siècle dernier (Sweet, 2013). Selon l'analyse détaillée qu'a faite Sweet des catalogues de jouets pour enfants distribués aux États-Unis, la proportion de jouets étiquetés pour filles et pour garçons a considérablement augmenté au cours du siècle dernier. Comme les jouets vendus aux États-Unis se retrouvent, pour la plupart, dans tous les pays industrialisés, la situation y est sans doute la même. Bien plus qu'une simple stratégie de marketing, Sweet voit dans cette véritable invasion des stéréotypes de genre dans l'univers des jouets, une forme de « backlash » à l'égard du féminisme.

L'évolution des poupées mises en marché en donne une bonne illustration. Jusqu'au milieu du siècle dernier, les poupées représentaient habituellement des bébés ou de jeunes enfants. Les petites filles apprenaient ainsi à câliner, bercer, soigner. Puis viennent Barbie avec ses multiples toilettes et accessoires. Bien que son apparence stéréotypée ait fait l'objet de très vives critiques, Barbie a connu un immense succès jusqu'à l'apparition, il y a une vingtaine d'années, des poupées Bratz, dont l'apparence est encore plus sexualisée. Leur succès a été, lui aussi, fulgurant. Selon diverses études, alors que les poupées traditionnelles, toujours très populaires, favorisent le développement des comportements de soin, les poupées de type Barbie ou Bratz sont plutôt associées à la surconsommation, à des préoccupations exagérées pour son apparence physique et à une tendance à l'auto-objectification (Murnen, 2018).

Les jouets « masculins » sont, eux aussi, de plus en plus nombreux et stéréotypés. Par exemple, les jeux de construction LEGO destinés aux garçons comptent maintenant plus de pièces représentant des armes qu'il y a quelques décennies. L'utilisation de ce type de jouets est associée à un niveau plus élevé d'agressivité, en particulier chez les garçons qui évoluent dans un milieu familial qui encourage les manifestations d'agressivité (Murnen, 2018).

L'industrie du jouet se donne, néanmoins, des allures progressistes en offrant aux filles des ballons, des voitures et des jeux de construction de couleur rose ou pastel. La couleur devient, d'ailleurs, de plus en plus un marqueur du genre. Il vaut la peine de souligner ici que, selon une étude portant sur la préférence pour des jouets de couleur rose ou bleue chez des enfants âgés de 7 mois à 5 ans, ce n'est pas avant l'âge de 2 ans que les filles manifestent une préférence claire pour les jouets de couleur rose, tandis que les garçons les évitent de plus en plus (LoBue & DeLoache, 2011). Notons, également, que ce n'est qu'au cours du siècle dernier que le rose est devenu une couleur « féminine ».

Mais ce qui suscite le plus d'inquiétudes actuellement dans les milieux de la recherche, ce sont les jeux vidéo qui jouissent d'une immense popularité chez les enfants, comme chez les adultes. Soulignons que bon nombre des jeux les plus populaires sont produits dans des pays francophones. Malgré les vives critiques qui lui sont adressées, le monde des jeux vidéo demeure profondément sexiste dans ses structures, son fonctionnement

et ses contenus. Non seulement le nombre de personnages masculins y dépasse largement celui des personnages féminins, mais ils sont particulièrement violents. Selon le groupe de travail sur la violence dans les médias de l'American Psychological Association, 85 % des jeux vidéo sur le marché présentent un contenu à caractère violent (APA Task Force on Violent Media, 2015). Toujours selon ce groupe de travail, plus de 90 % des enfants aux États-Unis rapportent jouer à des jeux vidéo. Si les jeux les plus violents sont généralement réservés aux adultes, beaucoup de jeunes, en particulier les garçons, y ont accès. À la suite d'une recension exhaustive des études publiées, et malgré quelques résultats divergents, le groupe de travail de l'APA en est venu à la conclusion que l'utilisation de ces jeux a pour effet d'accroître les pensées et les conduites agressives, les émotions négatives et la tolérance à l'égard de la violence. L'utilisation de ces jeux est aussi associée à une diminution des comportements prosociaux et de l'empathie. Ces effets sont particulièrement évidents lorsque d'autres facteurs de risque incitant à la violence sont présents. Une conclusion semblable a été tirée, il y a quelques décennies, à propos de la violence dans les émissions télévisées pour enfants.

Autre inquiétude associée aux jeux vidéo : l'hypersexualisation, l'objectification des personnages féminins, qui sont le plus souvent reléguées à des rôles secondaires. Diverses études montrent à quel point ces représentations renforcent les attitudes et les comportements sexistes et les mythes à l'égard des agressions sexuelles (Murnen, 2018). Il est troublant de constater que ce sont les technologies les plus récentes qui se nourrissent des stéréotypes les plus rétrogrades et qui les perpétuent.

Il y a tout de même de véritables progrès qui méritent d'être signalés. Dans bien des milieux, les filles peuvent s'amuser avec la plupart des jouets « masculins », peu importe leur couleur, et pratiquer des activités dites « masculines » sans trop de difficultés. C'est aussi le cas des activités sportives qui leur ont été longtemps interdites pour des raisons « médicales », morales ou de simple bienséance. Les résistances demeurent toutefois vives lorsqu'un garçon s'intéresse aux poupées, aux robes de princesse ou aux produits de maquillage (p. ex., Coyle et al., 2016). Les pères sont particulièrement sensibles aux écarts de leur garçon. Les pairs aussi.

Les pairs sont de puissants agents de socialisation et leur rôle dans la consolidation des rôles et des stéréotypes de genre est crucial. Une grande partie des interactions entre enfants se déroule dans des contextes de jeu et au sein de groupes non mixtes (voir, notamment, Brown & Stone, 2018). La préférence pour des partenaires de jeu du même genre apparaît généralement entre deux et trois ans. Bien qu'il existe des variations en fonction du contexte social et culturel, cette forme de ségrégation sexuelle est non seulement, en grande partie, le résultat des préférences qu'ont filles et garçons pour des jouets et des activités distinctes, mais elle contribue à renforcer les préférences pour des jeux et des jouets genrés, ce qui en accentue les effets. À titre d'exemple, une étude de Martin et Fabes (2001) montre que plus les enfants d'âge préscolaire passent de temps avec des enfants du même genre, plus leurs préférences et leurs comportements deviennent stéréotypés. La ségrégation sexuelle s'accompagne, en outre, parfois, d'un rejet, d'un mépris à l'égard de ce qui est associé à l'autre genre, en particulier chez les groupes de garçons. C'est, d'ailleurs, l'une des raisons qui incite de plus en plus de personnes dans les milieux de la recherche et de l'éducation à promouvoir la mixité au sein des groupes d'enfants.

Il faut rappeler que les codes de la masculinité demeurent beaucoup plus rigides que ceux de la féminité, en particulier chez les groupes de garçons, et que les pressions à se conformer aux normes de genre sont plus marquées au sein des groupes de garçons que parmi les groupes de filles ou chez les groupes mixtes (Leaper, 2015 ; Underwood, 2004). Les garçons sont, en outre, plus susceptibles de pratiquer des activités de groupe que les filles, notamment des sports d'équipe, ce qui contribue encore davantage à accentuer l'influence des pairs et des normes de genre (Leaper, 2015). Les filles passent, de leur côté, plus de temps en dyade. Dès le plus jeune âge, l'acceptation par les pairs est, en fait, fortement liée à l'adhésion aux normes de genre chez les garçons. Un garçon qui pratique des activités « féminines » ou dont l'apparence ou les conduites sont considérées trop féminines risque bien davantage le rejet, la marginalisation qu'une fille trop « masculine ».

Comme nous l'avons vu, les pressions à se conformer aux codes de la masculinité se manifestent aussi au sein de la famille, pas uniquement dans les groupes d'enfants, mais si ces codes comportent des limites, ils donnent aussi accès aux privilèges associés à la masculinité, à la virilité, ce qui incite sans doute les garçons à s'y conformer. Le poids de ces contraintes sur la santé mentale des garçons et des hommes et sur les rapports entre garçons et entre filles et garçons est, néanmoins, sous-estimé. Les filles, les femmes ne sont généralement pas soumises, dans les sociétés occidentales, à des codes aussi rigides, mais elles ne jouissent pas non plus des privilèges associés à la masculinité.

4. Les émissions télévisées et les films pour enfants : une source intarissable de stéréotypes

Les études réalisées sur les émissions télévisées et les films destinés aux enfants montrent que, malgré quelques efforts pour produire des contenus plus diversifiés, moins traditionnels, les stéréotypes de genre demeurent omniprésents. Le pourcentage de personnages masculins dépasse toujours largement celui des personnages féminins et ce sont le plus souvent eux qui occupent les premiers rôles. Les rôles endossés par les personnages féminins et masculins, leurs activités, leurs caractéristiques physiques sont, en outre, souvent stéréotypés.

Une équipe dirigée par Maya Götz qui compte plus d'une vingtaine de chercheuses et chercheurs a analysé le contenu de 9 000 dessins animés pour enfants d'âges préscolaire et scolaire diffusés dans 24 pays sur tous les continents (Götz et al., 2008). Leurs résultats révèlent que 68 % des premiers rôles sont occupés par des personnages masculins avec, toutefois, quelques variations selon le pays. Le pourcentage de personnages masculins est de 58 % en Norvège et de 81 % en Argentine, pour ne citer que deux exemples (Götz et al., 2008). Götz et Lemish (2012) ont aussi analysé l'apparence physique des personnages féminins et masculins. Les trois quarts des personnages féminins sont d'une extrême minceur, avec un rapport taille/hanche inférieur à 0,7, alors que celui d'une femme mince, mais en bonne santé, est de 0,8. Ce type de représentation du corps féminin peut ainsi s'imprégner très tôt et de façon

insidieuse dans l'imaginaire des filles et des garçons. Les proportions physiques de la plupart des personnages masculins sont, par contre, plutôt normales. Les super-héros et leur musculature impressionnante, bien présents dans d'autres types de production, n'y semblent pas très nombreux.

Walsh et Leaper (2020), dans une étude récente réalisée aux États-Unis, ont, de leur côté, comparé les personnages féminins et masculins de plus d'une trentaine d'émissions s'adressant spécifiquement aux enfants d'âge préscolaire, une période critique pour l'acquisition du concept de genre et des rôles de genre. Ces émissions, qui sont pour la plupart diffusées un peu partout dans le monde, perpétuent de nombreux stéréotypes de genre. Les personnages masculins y sont, encore une fois, deux fois plus nombreux que les personnages féminins, ils parlent davantage que les personnages féminins et portent des accessoires utilitaires plutôt que décoratifs. Les personnages féminins sont plus susceptibles de s'engager dans des activités artistiques, telles que la danse ou le dessin, de porter des vêtements de couleur rose ou mauve et des accessoires décoratifs, tels que des bijoux. Les émissions qui comptent plus de personnages féminins, quoique peu nombreuses, véhiculent, toutefois, moins de messages stéréotypés (Walsh & Leaper, 2020).

Toujours selon Walsh et Leaper (2020), le contenu des émissions télévisées pour enfants d'âge préscolaire est, pourtant, moins stéréotypé que celui des émissions destinées à des enfants plus âgés (pour revue, voir Signorielli, 2012). Outre les différences relevées dans les émissions s'adressant aux plus jeunes, les personnages masculins s'y conduisent de façon plus agressive que les personnages féminins et ils sont plus assertifs, alors que les personnages féminins sont plus romantiques, plus enclins à prendre soin des autres. Le contenu des émissions éducatives est, toutefois, moins stéréotypé que celui, par exemple, des émissions d'aventure mettant en vedette un héros masculin.

En mettant l'accent sur les différences de genre et en les exacerbant, les émissions télévisées pour enfants ont une influence considérable sur l'acquisition des stéréotypes de genre (Walsh & Leaper, 2020). Les personnages féminins et masculins y sont souvent représentés de façon caricaturale, autant par leur apparence physique que par leur manière de s'exprimer et de se comporter. La prédominance des personnages masculins y est aussi préoccupante. Tout se passe comme s'il fallait s'assurer que filles et garçons comprennent bien la place qui leur revient : les garçons d'abord, les filles ensuite.

Les films destinés aux enfants, ceux de Disney notamment, qui bénéficient d'une très large diffusion, ont aussi fait l'objet de quelques études. Les films de Disney ont fréquemment comme personnage principal une princesse. Si ces princesses, avec leur caractère affirmé et, parfois, leurs prouesses physiques, viennent un peu contrebalancer la tendance à l'hypersexualisation, des chercheuses soulignent l'importance démesurée accordée à leur apparence et les émotions très stéréotypées qu'elles expriment souvent, telle que la peur (England et al., 2011). Sans compter la conquête du prince charmant. On reconnaît, néanmoins, que des films récents, comme *La Reine des neiges*, offrent une représentation moins traditionnelle des rôles de genre. Padilla-Walker et ses collègues (2013) notent, pour leur part, que les films produits par Disney mettent généralement en scène des personnages altruistes, qu'ils soient masculins ou féminins, ce qui est plus rarement le cas dans d'autres types de production. L'altruisme n'y est donc pas réservé aux personnages féminins.

En somme, les enfants sont toujours exposés à des modèles extrêmement stéréotypés des genres et des rôles de genre dans les médias. Il existe donc un véritable décalage entre l'égalité des sexes et des genres dont nos sociétés se targuent de faire la promotion et le monde dans lequel évoluent filles et garçons dès l'enfance. Il reste visiblement beaucoup d'efforts à faire pour leur offrir des modèles plus inspirants.

5. Le milieu scolaire : une égalité plus apparente que réelle

L'école est sans doute, après la famille, le milieu de vie le plus important pour l'enfant. Le chapitre de Deschênes, Plante et leurs collègues dans ce volume (chapitre 2) en fait une analyse beaucoup plus détaillée que ce qui est proposé ici, mais certains points méritent d'être soulignés. Bien que la mixité soit la norme dans la plupart des écoles et que filles et garçons aient accès aux mêmes programmes, le sexisme, les stéréotypes de genre y sont encore très présents. À titre d'exemple, une bonne partie du personnel enseignant au Québec, femmes et hommes, semble toujours convaincu que les filles et les garçons ont des aptitudes cognitives différentes et que leur cerveau fonctionne de façon différente (Conseil du statut de la femme, 2016). Pourtant, un nombre considérable d'études a montré à quel point leurs aptitudes cognitives sont semblables (voir, entre autres, Cossette, 2012; Hyde, 2016). Il en est de même pour le fonctionnement de leur cerveau (Joel et al., 2018; Vidal, 2015). Les préjugés les plus tenaces se rapportent aux compétences en mathématiques, en sciences et en langue, mais aussi, au niveau global d'intelligence. Et ils persistent malgré le fait que les filles obtiennent souvent de meilleurs résultats que les garçons dans toutes les matières.

Ces stéréotypes, largement partagés dans nos sociétés, ne sont pas sans conséquences. Ils sont très tôt intériorisés par les filles et les garçons. Malgré des aptitudes semblables, ces stéréotypes affectent la confiance qu'ont filles et garçons en leurs capacités ainsi que leurs aspirations, leur intérêt à s'engager dans certains domaines (Else-Quest et al., 2010; Potvin & Hasni, 2014). À plus long terme, ils peuvent en venir à affecter leurs compétences (p. ex., Plante et al., 2013). L'effet des stéréotypes de genre est particulièrement évident et consternant chez les filles. Une série d'études transversales publiées dans *Science* et réalisées aux États-Unis en donne une excellente illustration (Bian et al., 2017). Les 400 enfants qui y ont participé étaient âgés de 5 ans, 6 ans et 7 ans. Rappelons que le parcours scolaire aux États-Unis débute généralement à l'âge de 6 ans, ce qui permettait à l'équipe de recherche d'évaluer les effets de la scolarisation sur les perceptions de compétence des enfants.

Bian et ses collègues (2017) racontaient aux enfants des trois groupes d'âge une histoire à propos d'une personne très intelligente, puis leur demandaient d'identifier cette personne en leur présentant les images de deux personnages féminins et de deux personnages masculins. À l'âge de 5 ans, la très grande majorité des filles choisissait un personnage féminin et les garçons, un personnage masculin. Chez les enfants de 6 ans et de 7 ans, par contre, les filles étaient significativement moins nombreuses à

choisir un personnage du même sexe qu'elles, alors que les garçons en choisissaient autant que les plus jeunes. Les enfants devaient aussi indiquer qui, des filles et des garçons, avaient les meilleurs résultats en classe. Les filles de 6 ans et de 7 ans affirmaient, pour la plupart, que les filles avaient de meilleurs résultats que les garçons. Pourtant, lorsqu'on leur demandait lequel des deux jeux proposés les intéressait le plus, un jeu pour les enfants très intelligents et un jeu pour les enfants qui travaillent fort, les filles scolarisées étaient moins nombreuses que les garçons à montrer une préférence pour le jeu destiné aux enfants intelligents. Chez le groupe des 5 ans, par contre, les filles étaient plus nombreuses que les garçons à choisir le jeu pour les enfants intelligents.

Ces résultats révèlent un déclin marqué dans les perceptions de compétence des filles dès les débuts de leur scolarisation et un véritable décalage entre les évaluations qu'elles font de leur intelligence et de leurs résultats scolaires. Il suffit donc d'une seule année pour amener les filles à douter de leurs compétences. Bian et ses collègues (2017) attribuent cet écart et les changements observés chez les filles aux stéréotypes qu'entretiennent les enseignantes et les enseignants et à leurs comportements à l'égard des enfants. En d'autres termes, les enfants et le personnel enseignant semblent convaincus que si les filles réussissent mieux à l'école que les garçons, c'est parce qu'elles travaillent plus fort qu'eux, mais elles ne sont pas plus intelligentes pour autant. Elles le sont peut-être moins. Comme le fait remarquer Duru-Bellat (2004), les filles sont souvent appréciées pour leur bonne conduite en classe, ce qui est rarement le cas des garçons, mais leurs capacités intellectuelles sont fréquemment sous-estimées. Celles des garçons tendent plutôt à être surestimées par le personnel enseignant et par les enfants eux-mêmes.

6. Implications pratiques

Le portrait tracé ici est plutôt sombre. Il faut, tout de même, souligner que les stéréotypes de genre sont mis à mal dans bien des milieux. Il existe même en psychologie, pourtant plutôt conservatrice, un fort courant de remise en question des conceptions et des rôles traditionnels de genre et de la binarité des genres (voir, à ce propos, l'article de Hyde et al., 2019). Les meilleurs résultats scolaires des filles, leurs taux d'échec et de décrochage scolaire plus faibles que ceux des garçons, de même que leur présence dans tous les domaines d'études, même si elles y sont parfois très minoritaires, témoignent aussi de réels progrès. Les filles forment, de plus, la majorité de la population étudiante des institutions d'enseignement supérieur au Québec et dans de nombreux pays, alors qu'elles y étaient rarement admises il y a à peine un siècle. Il faudra peut-être un autre siècle pour venir à bout du sexisme et des stéréotypes de genre, toujours bien présents, mais sûrement pas immuables. Pour y arriver, il est essentiel de mettre en œuvre des stratégies très concrètes et, surtout, il faut agir tôt. Les stéréotypes de genre, le sexisme sont d'autant plus difficiles à débusquer qu'ils sont ancrés dès la petite enfance et très profondément. Nous proposons dans les pages qui suivent quelques pistes d'intervention.

6.1. *Sensibiliser les adultes responsables de jeunes enfants*

Tout d'abord, il est essentiel de sensibiliser les parents, pères et mères, et tous les adultes responsables de jeunes enfants à l'importance des stéréotypes de genre et à leur impact sur l'enfant. Offrir aux filles et aux garçons des jouets variés et l'occasion de pratiquer une grande diversité de jeux doit aussi être une priorité au sein de la famille, en milieu de garde et dans tous les lieux qui accueillent de jeunes enfants. Le jeu n'est pas un simple divertissement, son influence sur le développement cognitif et social est considérable. Favoriser la mixité au sein des groupes d'enfants, plutôt que la ségrégation, doit aussi être une priorité pour parvenir à réduire l'emprise des stéréotypes et la discrimination.

6.2. *De nouveaux modèles de genre*

Il est aussi nécessaire d'offrir plus de modèles non traditionnels et positifs aux filles et aux garçons dans les émissions télévisées et les films qui leur sont destinés. Filles et garçons passent un temps considérable devant les écrans. Les stéréotypes de genre qui y sont présentés ont des effets bien concrets sur leurs comportements, sur leur degré de conformité aux normes de genre (voir, entre autres, la méta-analyse de Oppliger, 2007). De nombreux groupes de pression dénoncent le sexisme et les contenus stéréotypés de ces émissions et films depuis des décennies, mais les progrès sont lents. Il y a à peine quelques années, à l'occasion d'un colloque réunissant de grandes maisons de production d'émissions télévisées pour enfants, l'une d'entre nous (LC) avait déploré la sous-représentation des personnages féminins. Une participante avait alors objecté que si les personnages masculins sont aussi nombreux, c'est parce que les garçons ont du mal à s'identifier aux personnages féminins, sans même se rendre compte que les médias sont, en bonne partie, responsables du problème en présentant des contenus aussi stéréotypés. Pour parvenir à de véritables changements, il faut sans doute miser, dès leur formation, sur la sensibilisation des conceptrices, nombreuses dans ce milieu, et des concepteurs des émissions pour enfants aux enjeux liés au sexisme et aux stéréotypes de genre. Nous y reviendrons.

6.3. *Un personnel enseignant avisé, conscient*

Il est aussi essentiel de donner aux enseignantes et aux enseignants une formation qui leur permette de prendre conscience de l'influence des stéréotypes de genre sur leurs comportements à l'égard des filles et des garçons et sur l'évaluation de leurs compétences. L'école peut être un puissant outil de changement social. Les enseignantes et les enseignants doivent être capables de reconnaître les compétences réelles des enfants, les encourager à les développer et leur apporter le soutien nécessaire. Une bonne connaissance des études sur les aptitudes des filles et des garçons et sur les facteurs qui peuvent les affecter est, pour cela, nécessaire.

Ce type d'information est presque totalement absent du cursus universitaire actuel et les préjugés y sont omniprésents.

Autre dimension jusqu'à tout récemment absente de la formation du personnel enseignant : l'inégalité et les rapports de pouvoir entre garçons et filles. Les stéréotypes de genre reposent, en grande partie, sur une conception hiérarchique, asymétrique des genres. Malgré la mixité, largement répandue en milieu scolaire, les rapports inégalitaires entre filles et garçons n'ont pas disparu. Des études réalisées récemment au Québec et ailleurs dans le monde sur le harcèlement sexuel et sur les agressions sexuelles dans les milieux de l'éducation semblent avoir éveillé quelques consciences (p. ex., Bergeron et al., 2016). Les vraies transformations restent toutefois à faire. La diffusion des résultats de ces études a, néanmoins, suscité de telles réactions au Québec que le gouvernement a adopté une loi obligeant les institutions d'enseignement à mettre en œuvre des mesures pour prévenir et combattre les violences à caractère sexuel, ce qui est un premier pas. Quelques équipes travaillent également à l'élaboration de programmes de sensibilisation aux divers enjeux reliés aux inégalités entre filles et garçons. Il y a aussi des initiatives individuelles qui donnent espoir. L'une d'elles mérite d'être signalée. Pour dénoncer les codes vestimentaires imposés aux filles et le harcèlement dont elles sont victimes de la part de leurs pairs, des adolescents de quelques écoles du Québec se sont récemment présentés en classe vêtus d'une jupe. Ils l'ont fait très sérieusement en expliquant leur geste.

6.4. *Le rôle fondamental des institutions d'enseignement supérieur*

Dans le contexte actuel, les universités, les collèges et les autres grandes institutions d'enseignement et de recherche ont une immense responsabilité. C'est en leurs murs que se fait, en grande partie, la recherche sur les enfants, sur les stéréotypes de genre et sur leurs effets. Les résultats de ces études doivent être impérativement intégrés à la formation dans les facultés d'éducation. Ils doivent également l'être dans les programmes de communication, d'arts et lettres et en sciences sociales et humaines d'où proviennent la très grande majorité des créatrices et des créateurs des émissions et films pour enfants. Quelques-uns de ces programmes offrent déjà des cours portant sur des problématiques liées au sexisme et aux stéréotypes de genre. Leur popularité ne cesse de croître. Il y a un véritable intérêt pour ces questions chez les jeunes générations. Le défi maintenant est d'intégrer ces cours à plus de programmes et d'en créer de nouveaux. C'est précisément la mission que se sont donnée des regroupements de chercheuses et chercheurs au Québec. Curieusement, pour des raisons à la fois administratives et techniques, ce sont souvent les responsables des programmes en éducation qui montrent le plus de résistance. Des résistances se manifestent aussi du côté des programmes en communication. C'est donc là que nos efforts devront se concentrer.

Un panorama de la recherche et des pistes d'action pour comprendre le sexisme et les stéréotypes de genre

Étudiant-e, enseignant-e, vous trouverez dans ce livre :

- ▶ des implications pratiques
- ▶ des pistes d'intervention
- ▶ des vidéos en ligne

Depuis plusieurs années et sous l'impulsion de mouvements sociaux comme #MeToo, de nombreuses affaires de violences sexistes et sexuelles, impliquant des personnalités publiques ou des institutions connues, éclatent au grand jour dans les médias. Ces différents témoignages de femmes mettent en lumière l'ampleur des violences sexistes et sexuelles dans le monde. Comment expliquer une telle prévalence ? Quels processus psychologiques peuvent conduire à l'apparition de stéréotypes, de préjugés et de discriminations sexistes ?

L'objectif de ce livre, rassemblant 45 chercheurs et chercheuses francophones, est de contribuer à la compréhension des conséquences des discriminations sexistes, mais surtout d'aider à décrypter leurs mécanismes. Le phénomène s'avère complexe et très souvent subtil, prenant diverses formes et étant profondément inscrit dans les rouages de la société et des rapports humains. En plus des analyses, différentes pistes d'action sont proposées pour les entreprises et les institutions souhaitant promouvoir un environnement de travail inclusif.

Klea Faniko est chargée de cours à l'Université de Genève où elle enseigne les relations intergroupes. Elle est également en charge de différents programmes de carrière auprès du Service Égalité & Diversité de l'Université de Genève. Elle dirige des programmes de formation sur les questions de la diversité et de l'inclusion dans le monde professionnel.

Benoît Dardenne est professeur de psychologie à l'Université de Liège. Ses enseignements concernent principalement la psychologie sociale, les relations intergroupes et le changement de comportements. Ses recherches portent sur la discrimination sexuelle et, en particulier, l'impact du sexisme bienveillant sur le comportement des femmes et des hommes.

DANS LA MÊME
COLLECTION



deboeck
SUPÉRIEUR **B**

ISBN : 978-2-8073-3119-8



deboeck
SUPÉRIEUR **B**

L

M

D

Dans le cadre du Système Européen de Transfert de Crédits (E.C.T.S.), ce manuel couvre les niveaux Licence (Baccalauréat/Bachelor) 2 et 3 et Master.